



## Introduction

### Pourquoi et comment penser la guerre?

Entreprendre un ouvrage théorique au sujet de la nature de la guerre a autant d'acuité de nos jours que dans le passé. Il est loin d'être stérile de vouloir élaborer un concept de guerre afin de donner des cours dans une École de formation d'officiers, et encore moins en vue d'alimenter la réflexion philosophique ou le débat public.

### Réactions émotionnelles

Certes, concevoir un tel concept peut paraître incongru tant la guerre réelle semble relever des seules passions humaines, faire signe vers la mémoire des morts, la violence nue et la barbarie, la cruauté stupide ou l'ambition aveugle du commandement. Parfois, cependant, certains vénèrent en elle le sublime du feu, jubilent devant l'enthousiasme déchaîné (I, 1, § 23 et I, 4<sup>1</sup>) et exaltent l'héroïsme. La peinture (de Otto Dix à Paul

1. Ces parenthèses renvoient à l'ouvrage de Clausewitz. Toutes les éditions se réfèrent ainsi : chiffre romain = le numéro du Livre; chiffre arabe = numéro du chapitre; et § lorsqu'ils sont numérotés (ou numéro de la page dans notre édition, en l'absence de §). Notre commentaire se fonde sur la

Rebeyrolle), le cinéma [de *La grande illusion* de Jean Renoir (1937) à *Les Sentiers de la gloire* de Stanley Kubrick (1957)], la musique (de Maurice Ravel et Claude Debussy aux *Thrènes* (1960) de Krzysztof Penderecki), la littérature enfin se sont largement intéressés à elle en faisant écho à de telles réactions antagonistes, au bord de l'irrationalité, éventuellement anti-militaristes.

Évidemment, les heurs et malheurs de la guerre, amplifiés durant la modernité – guerres civiles, guerres des Empires, Guerres mondiales et guerre nucléaire –, sont incontournables ! Mais doivent-ils rendre incapable de se concentrer sur des concepts ? Certainement pas. Prétendre critiquer la guerre, songer à l'empêcher ou à l'arrêter, exige d'analyser comment elle lie les humains, quelle part y ont les États, de quelle manière elle est conduite. Il faut d'abord éviter de la considérer comme un acte isolé de la vie de la cité, de l'État (I, 1, § 6 et § 27), comme un drame à l'état pur qui aurait son fonctionnement propre à la manière d'un être naturel. Il faut aussi la différencier de la conflictualité (avec soi-même ou entre individus).

## Rationalité de la guerre

Partant, il est judicieux d'étudier une des analyses consciencieuses (I, 1, § 27, 28 ; I, 5, p. 105) les plus célèbres de la guerre militaire. Celle d'un général prussien, Carl Philipp Gottlieb von Clausewitz (1780-1831). Cet officier engage une « analyse rationnelle » (I, 1, § 27 ; I, 2, p. 59, 64 et 70) de la guerre, sans contribuer à affirmer qu'elle est raisonnable (I, 1, § 3), ni exclure, de la théorie, les émotions, sensations et excitations qui l'engendrent et qu'elle engendre. Par sa théorie, il veut néanmoins y insuffler des actes plus rationnels (I, 1, § 3 et 14 ; I, 2, p. 73).

---

traduction du major d'artillerie Jean Baptiste Charles François Neuens, Paris, J. Corréard, 1849-1851, incluse ici même, si nécessaire remaniée par nos soins.

Ses écrits favorisent un premier décalage par rapport à l'opinion, celui d'une théorie de la guerre qui ne renvoie pas à une morale – la guerre représenterait « le » mal, résultant de passions humaines aveugles (I, 2, p. 72 et I, 3, p. 91) –, mais se livre comme le travail d'un praticien (I, 1, § 22), d'un chef de guerre ne voulant pas se séparer de ses troupes (toujours pensées au masculin) auxquelles il rêve de servir d'âme et d'intelligence, tout en conservant par devers lui la clef de la stratégie, et qui ne peut négliger de passer en revue ni l'infrastructure de l'armée (bâtiments, techniques appropriées, formation, économie...) à la charge de l'État, ni la force déployée par le peuple.

Ils imposent également un second décalage, celui d'une théorie qui ne cherche pas à se présenter comme une « science » de cabinet, à la manière des écrits du général von Bülow tissés de règles à appliquer mécaniquement dans chaque cas, comme un catalogue des décisions possibles, aboutissant à faire perdre la guerre parce que son aspect « caméléon » (I, 1, § 28), la variété infinie des circonstances, n'a pas été saisi. Cette théorie se donne plutôt comme un « art » – une réflexion plastique portant sur les techniques, méthodes et inventions –, dont les formules sont inspirées par l'intérêt des nations (I, 1, § 23), au sein desquelles les conflits trouvent une solution sanglante, certes, mais dans lesquelles le chef d'État a sa part de responsabilité (I, 1, § 27).

Par un troisième décalage, l'auteur ne se contente plus de dresser un inventaire des différents types de guerres. Il procède à une réflexion sur les conditions historiques et l'essence de la guerre, sur ses *fins* et ses *buts*, ce qui donne sa pleine signification à son livre I (*De la nature de la guerre*), de l'ouvrage *De la guerre (Vom Kriege)*, rédigé entre 1818 et 1830, sa publication ayant été posthume [1832, Dümmlers Verlag, traduction en Anglais (1873), en Français (1886) et en Américain (1943)].

## La guerre, acte politique

Ces trois décalages confèrent à l'ouvrage un autre tour – l'écrit d'un acteur et spectateur (I, 4, p. 102) de la guerre muant la guerre en une institution politique – que celui des ouvrages antérieurs des philosophes, et permettent d'attirer l'attention de lecteurs plus nombreux.

Reste à savoir sur quoi peut porter précisément l'intérêt des lecteurs. Alors que l'ouvrage opère une synthèse destinée à un espace de formation, Clausewitz incite à de conférer à la guerre un statut rationnel inédit (I, 1, § 27). À l'horizon de l'ouvrage, plus de destin, plus de dieu de la guerre – à la manière de la Grèce, où le dieu Arès, fils de Zeus et de Héra, est aussi le dieu de la brutalité et de la destruction ; ou des Romains, chez lesquels Mars, père de Romulus et Remus, en est le dieu –, plus non plus de guerre sacralisée par Dieu, plus d'amour chevaleresque des armes, plus de guerre de succession monarchique, plus rien que... la *logique* politique d'État et une *grammaire* de la stratégie militaire qui labourent la terre des peuples par les armes, mettent en jeu des populations entières (I, 1, § 8, § 23), des peuples, des masses, ces « sources de la force combattante » (I, 1, § 8).

En un mot, Clausewitz édifie une relation entre la politique et la guerre, dans le cadre des États modernes (I, 1, § 6) en gestation. Il faut souligner à ce propos que politique et guerre sont, dans l'opinion, aussi opposées que le bien et le mal, l'harmonie et la discorde. La politique serait noble, la guerre une véritable bassesse, d'ailleurs hors de portée de la politique, jouée sur des terres lointaines ou aux frontières. Or, Clausewitz intègre véritablement politique d'État et guerre l'une à l'autre, afin d'attribuer à la guerre rationalité et intelligibilité, à l'échelle de la modernité. La guerre devient le simple instrument, certes efficace, de la politique, et un moyen dont la paix, dans laquelle

se dissoudraient les conflits, résulte. Pour lui, la politique représente la matrice de la guerre, à laquelle elle fournit son mobile initial. La guerre est bien son instrument (I, 1, § 24). Elle a de ce fait un rôle dans le déroulement de l'histoire (I, 2, p. 70 et I, 3 p. 101).

## Éléments biographiques

### Carl Philipp Gottlieb von Clausewitz (1780-1831)

Plusieurs portraits de Clausewitz peuvent être rencontrés. Regardons-en deux. Sur l'un, il porte un uniforme russe, il date de 1813. L'autre est le plus célèbre. Si on en croit ce dernier, peint par Wilhelm Wach en 1830, Clausewitz, cette fois en uniforme prussien, était un homme de haute taille, droit, sec et maigre. Son visage en poire renversée était marqué par des pommettes saillantes qui donnaient à sa figure une ressemblance avec les officiers impériaux. Dans ce portrait, même quand notre œil n'y voit plus qu'une tête morte, deux choses frappent : le soldat prussien s'y fait homme, et la physionomie est concentrée sur l'habitude d'observer.

Entrons par ce biais dans la biographie de cet officier militaire, mais moins pour faire émerger, en guise de vie singulière, des dates sèches, que pour procéder à la fixation d'amers concrets dans l'histoire européenne de la guerre défensive et absolue entre États modernes, dont nous approcherons les concepts ultérieurement.

Pour en retracer l'essentiel, inspirons-nous des écrits de sa femme et première éditrice, Marie Sophie von Brühl, et de l'ouvrage de Marie Louise Steinhauser (*Carl von Clausewitz, de la Révolution à la Restauration*, Paris, Gallimard, 1976).

## **Enfance**

Clausewitz est né à Burg (Silésie), près de Magdebourg, en 1780, dans une famille luthérienne, d'un père officier de la guerre de Sept ans, imbu des préjugés de son état, devenu ensuite percepteur. Au foyer de ses parents, il n'a guère rencontré que des officiers. Son éducation est médiocre. Elle s'opère dans une école latine (*Lateinschule*).

La noblesse de la famille ne sera reconnue par Frédéric Guillaume III qu'en 1827.

## **Une armée d'Ancien Régime**

Il entre dans l'armée en 1792, comme porte-étendard et participe aux campagnes de 1793 et 1794, sur le Rhin, contre la France. Jusqu'en 1800, son service ne lui permet de « s'imprégner d'aucune autre opinion hormis celles qui habitaient l'armée affirmant l'excellence et la supériorité de l'armée prussienne et de son organisation » (Steinhauser).

Il convient de soupçonner par là que l'armée à laquelle il s'intègre est une armée d'Ancien Régime. Certes, ce sont des troupes que Frédéric le Grand (I, 2, p. 66) conduisit à la victoire lors des guerres de Silésie, au XVIII<sup>e</sup> siècle. Le genre de troupes qui font la gloire des rois, mais dépendent de magasins d'approvisionnement dont elles ne peuvent s'écarter longtemps. Elles ont deux caractéristiques. Ces armées de professionnels sont composées de soldats, le plus souvent étrangers, engagés pour de longs services, soumis à une discipline rigide et des officiers semblant scellés dans leur uniforme, représentant la tradition

et l'esprit des armées royales, au point qu'un officier peut être banni en cas d'échec militaire, ou que le grand Vizir de la Porte est étranglé si cela lui arrive. Les troupes sont habituées à des marches et des contremarches, des manœuvres compliquées, en troupes avançant lentement et de manière géométrique.

Clausewitz n'appartient pas à la caste des nobles dilettantes et esthètes qui vont à la guerre comme on se rend à son club, avec élégance et comme s'il était question d'un passe-temps (I, 1, § 23). Il refuse d'emblée cette désinvolture et cette nonchalance. Il se confronte au changement de systématique de la guerre. La conduite de la guerre devient un métier, exigeant des professionnels.

### **La guerre, affaire d'un peuple**

La Révolution française marque un point de rupture dans cette histoire des armées. Elle réalise ce qui est réclamé depuis longtemps par certains philosophes (depuis Nicolas Machiavel au XVI<sup>e</sup> siècle et Baruch Spinoza, Thomas Hobbes au XVII<sup>e</sup> siècle) : constatant que les soldats des armées royales viennent de différentes contrées (souvent de Suisse), sont payés par le roi et peuvent se retourner soudainement contre lui selon la loi du plus offrant, ils prônent la formation d'armées de citoyens, ce qui implique évidemment des considérations sur l'État, sur la citoyenneté et sur la défense de la nation. La guerre concerne désormais le tout de la nation et de l'État (I, 1, § 23). Autant dire qu'elle engage dorénavant les peuples, ce que les politiques savent et les militaires doivent entretenir (I, 1, § 8). Clausewitz en fait un élément décisif (I, 1, § 11 et 28), puisqu'il s'agit d'une force à mouvoir dont peu avaient eu l'idée jusque-là.

Pour approcher les effets de cette mutation, il faut notamment se souvenir de l'épisode révolutionnaire de Valmy : la levée en masse de citoyens libérés des servitudes traditionnelles. Ils viennent faire la guerre en tant que citoyens, puisque la nation